

Avec tous les faux transports d'une immense affliction, elle s'était donc substituée, pour la funèbre cérémonie, à Faustol que le délire clouait sur son lit, et elle avait poussé à ce que Maria fût enterrée au village de Houancé, affirmant avoir entendu souvent la pauvre et chère défunte exprimer le vœu de reposer auprès de ses parents. Faute de pouvoir consulter Albert, l'assistance s'était donc dévidée à inhumér le corps à Houancé.

Les yeux baignés de larmes et poussant de déchirants sanglots, Françoise marcha en tête du cortège qui suivait le cercueil porté à bras. Pendant que chacun constatait sa désolation, la hideuse fille, satisfaite de son succès obtenu, se disait :

— Si on l'eût enterrée à Mortreuil, Albert aurait passé sa vie près de la tombe. Il en sera autrement à Houancé... cinq lieues... à pareille distance, ses pèlerinages à la fosse seront moins fréquents et il finira par l'oublier.

De son côté, la bonne Marjolaine avait également agi. Dans son cœur, brisé par la douleur, il s'était aussi trouvé une place pour la pitié. Elle avait songé à cet enfant dont la naissance venait de coûter la vie à sa mère.

— Après tout, ce petit trognon du bon Dieu ne peut pas être responsable de la mort de ma bonne Maria. Je vais lui chercher une nourrice dans le pays... seulement je ne l'amènerai pas à la maison parce que, dans les premiers temps, la vue ou les cris de l'enfant rappelleraient trop douloureusement sa mère à M. Faustol... Lorsque son chagrin aura diminué, il sera le premier à me redemander sa fille.

Et Marjolaine avait été porter le " petit trognon du bon Dieu " à une nourrice du village de Charmes.

Quand, au bout de cinq jours, Albert revint à lui et qu'il apprit que Maria avait été inhumée à Houancé, il se rendit à ce village. Pendant un mois, il accomplit régulièrement ce que la Bédache appelait un pèlerinage. Puis cette visite à la tombe cessa subitement.

— Eh ! eh ! cela n'a même pas duré aussi longtemps que je l'avais cru... Bravo ! pensa Françoise.

Mais, contrairement à son espérance de trouver Faustol un peu plus abordable, ce dernier se fit de moins en moins visible pour elle. Il s'enfermait dans sa chambre durant des journées entières, sans en sortir que pour aller à la cuisine dévorer précipitamment ce qu'il trouvait au hasard dans le buffet.

— Que diable peut-il ainsi faire dans sa tanière ! grondait l'impatient Bédache qui se risqua un jour à mettre l'œil au trou de la serrure.

Ce qu'elle aperçut lui fit faire une bien laide grimace. En transportant au loin la dépouille de Maria, elle avait cru auver un prompt apaisement de la douleur du veuf, mais elle n'avait nullement songé au portrait placé dans le salon. Faustol l'avait emporté dans sa chambre, et du matin au soir il ravivait ses regrets par la contemplation des traits de la morte...

Vers cette même époque, Marjolaine, qui avait guetté l'occasion propice, crut pouvoir dire timidement à son maître :

— La petite fille de monsieur se porte à merveille. Elle est jolie comme tout.

Depuis l'annonce du médecin, c'était la première fois que le père entendait parler de son enfant. A la nouvelle de Marjolaine, son visage se contracta.

— Qu'est-elle devenue ? dit-il.

— Je l'ai mise en nourrice.

— Bien. Qu'elle y reste ! fit-il d'une voix dure.

Effrayée par le ton de cette réponse, la servante n'insista pas sur ce dangereux sujet.

— Il en veut encore à la pauvre de sa mère. Attendons, pensa-t-elle.

De son côté, Françoise, pour ce qui la concernait, s'était aussi armée de patience et se répétait :

— Tout a une fin. Il ne regrettera pas éternellement sa défunte. Mon heure sonnera.

Sans que rien pût trahir son ardente envie de succéder à Maria, elle avait fini par prendre en main l'administration intérieure de la maison du jeune veuf. Et, de fait, c'était l'unique et bonne manière de donner un prétexte à la continuation de son séjour sous le toit de Faustol. Maintenant que son amie et bienfaitrice était morte, la Bédache comprenait que le seul souvenir de l'amitié que lui portait Maria la maintenait dans la maison et qu'à l'heure où les regrets du mari cesseraient, il se pourrait qu'elle fût évacuée si, à l'avance, elle n'avait pas su se fixer à demeure dans la place en se rendant utile.

En même temps qu'elle surveillait la maison, elle tendait adroitement, fil par fil, la toile où elle comptait prendre le maître. Chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Faustol, elle ne lui montrait jamais qu'un visage désolé qui, au moindre souvenir de la défunte, ruisselait de larmes. Non-seulement Françoise faisait l'accompagnement au désespoir du veuf, mais même, parfois, elle lui donnait la note.

— Je te ferai user ta douleur, se disait-elle après ces assauts donnés à la sensibilité du veuf.

Les mois s'écoulaient, puis les années. Albert, au grand dépit de Françoise, semblait devoir rester le modèle de la douleur conjugale. Nous ne voulons pas dire que la crise de larmes durât toujours. Trois mois avaient suffi à son apaisement ; mais à la bruyante affliction avait succédé une triste mélancolie que ne laissaient jamais se dissiper le perpétuel souvenir de Maria et, surtout, la vue de son portrait.

Nos lecteurs et lectrices souriront à coup sûr, d'incrédulité, devant ce phénix des veufs et, pourtant, la vérité nous force à dire que sept ans après le décès de sa femme, Faustol passait de longues heures en contemplation devant le portrait qui lui rappelait le visage de la morte.

Mais si l'inconsolable mari se souvenait toujours de son épouse, il paraissait avoir oublié complètement sa fille. Plus la mémoire de la défunte persistait vivace en son cœur, plus semblait croître la répulsion... disons même la haine... qu'il ressentait pour la bien innocente cause de ce trépas qui avait créé si triste l'existence qu'il avait espérée tant heureuse. En sept ans, il n'avait pas une seule fois ouvert la bouche sur sa fille.

A bout de patience, la bonne Marjolaine s'arma de courage le jour qu'elle entendit son maître lui dire :

— C'est aujourd'hui le septième anniversaire de la mort de Maria.

— C'est vrai. Amélie atteint aujourd'hui ses sept ans, répliqua intrépidement la digne femme.

— Amélie ? répéta Faustol, ne comprenant pas tout de suite.

Cette hésitation agaga la servante qui répondit d'un ton bourru :

— Oui, Amélie... votre fille, quoi... il n'y a pas de bon sens à en vouloir ainsi à une chère petite créature... si vous voyiez comme elle est mignonne... si vous l'entendiez, quand je vais la voir, comme elle me demande des nouvelles de son papa...